

L'enracinement québécois d'Issenhuth

JEAN-PIERRE ISSENHUTH, *Le jardin parle*, Montréal, Éditions Nota Bene, collection La ligne du risque, 2019, 269 pages

Françoise Bouffière

Volume 14, numéro 1, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2019). Compte rendu de [L'enracinement québécois d'Issenhuth / JEAN-PIERRE ISSENHUTH, *Le jardin parle*, Montréal, Éditions Nota Bene, collection La ligne du risque, 2019, 269 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 25–26.

L'enracinement québécois

d'Issenhuth

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LE JARDIN PARLE

Montréal, Éditions Nota Bene,
collection La ligne du risque, 2019,
269 pages

Les livres sont solidaires. Ils ont cette capacité d'ouvrir la porte au suivant. Le désir de connaître Jean-Pierre Issenhuth m'a été transmis par la lecture d'*Exercices d'amitié* (*Les Cahiers de lecture*, «La littérature est un exercice d'amitié», printemps 2017), l'un des derniers essais d'Yvon Rivard dans lequel ce dernier cite cet ami né en 1947 à Troyes, arrivé en 1969 au Québec sans pratiquement ne jamais en être reparti, jugeant visiblement le terreau propice à son enracinement.

Jean-Pierre Issenhuth est mort en 2011. Il nous laisse ses écrits empreints d'un regard unique sur tout ce qui l'entoure, une capacité totale de présence au monde et sa quête pour le traduire en toute humilité. Les lecteurs de ses carnets (*Le cinquième monde*, *Chemins de sable*, *La géométrie des ombres*, *Le petit banc de bois*) seront heureux de retrouver l'âme de cet écrivain dans ce livre présenté par François Hébert. *Le jardin parle* regroupe une centaine de textes éclectiques: notes, réflexions, poèmes, nouvelles et lettres, dont une correspondance avec Pierre Vadeboncoeur, le tout regroupé par la femme de l'essayiste. Cet éventail d'écritures offre une occasion de rester encore un peu avec ce jardinier-poète, critique littéraire et membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*, grand lecteur passionné par la physique et l'agronomie, enseignant au secondaire, puis conseiller pédagogique dans Hochelaga-Maisonneuve. Qui était cet homme si polyvalent?

Explorons les textes en commençant par cerner le jardinier-poète qu'il était.

Dans «La hardiesse du jardinier» (p. 75 à 80), Jean-Pierre Issenhuth affirme qu'un jardinier authentique doit bâtir son propre sol et, pour ce faire, nous dit-il, «il doit commencer par s'instruire en lisant tous les traités d'agronomie et de jardinage, anciens et modernes, traditionnels et biologiques, des *Georgiques* au *Jardin de la mère Michel* en passant par la *Célébration du fumier*.» Issenhuth lit tout ce qu'il trouve, y compris *La fécondité du sol* de Hans Peter Rush, livre qu'il qualifie d'hymne à la vie. Vient le temps de passer aux actes et d'enrichir la terre. Évidemment, pas question pour lui d'aller acheter des sacs de compost chez Canadian Tire!

Avant de ce que nous appelons communément «jardiner», Issenhuth ramasse «des piles de vieux journaux le long des rues, des tas de rognures de gazon aux abords des maisons, sous le regard inquiet des occupants et, en automne, des sacs de feuilles mortes par centaines» (p. 76). Il faut lire ce texte pour comprendre jusqu'où peut aller la patience du jardinier. On saisit dans ces pages ce que «bâtir un terrain» veut dire quand on part d'une route en morceaux où ont été déversées des plaques d'asphalte! L'aventure se termine bien puisqu'aujourd'hui, nous dit-il:

Le jardin est prêt pour l'hiver. [...] Protégés des premières gelées par le paillis, des milliers de vers y travaillent nuit et jour [...]. Ce sont des élèves modèles, les humains ne leur arrivent pas à la cheville. Au-dessus du jardin, rien. C'est directement le ciel où la lune, en montant, au printemps prochain, qui recommencera à tirer les germes aussi fort qu'elle tire la mer (p. 79).

Jardinage et poésie vont de pair pour l'auteur qui nous fait remarquer d'ailleurs que les jardiniers et les poètes ont les mêmes alliés et les mêmes ennemis. Côté alliés: «la patience, l'attention, l'attente, la disponibilité, la vigilance, l'intervention à bon escient.» Côté ennemis: «la négligence, la brusquerie, l'initiative intempestive, l'intervention débridée, l'inattention, la précipitation» (p. 27).

Cet art de vivre, Jean-Pierre Issenhuth le reconnaît dans la littérature québécoise: «Aujourd'hui, si la collectivité québécoise a un avenir, ce ne peut être dans l'amnésie: elle a derrière elle, dans sa littérature, l'art de vivre qui manque le plus à la planète.»

Quand il s'agit de parler de la poésie et du processus créateur du poète, l'essayiste reste très prudent. Lui qui a été critique littéraire au *Devoir* dans les années 1990 et a tenu une chronique de poésie dans la revue *Liberté* dit préférer «se tourner vers les incertitudes de la physique quantique que du côté des sciences humaines pour éclairer les voies de la création» (p. 208). Comment qualifier la poésie? Impossible de la penser, nous dit-il, en utilisant à son sujet des mots tels qu'«imagination amoureuse», «expérience de tout l'être».

«La poésie ne fait que passer» (p. 15) offre un exemple de cette expérience. Jean-Pierre Issenhuth y décrit un moment passé dans la nature, dans un bois, quelque part,



en janvier. La prose précise, sobre, issue d'un sens aigu de l'observation capte pour nous le mouvement d'une gélinotte, la transformation de la larve de la coccinelle, etc. L'auteur termine sa page ainsi:

Telle est la vie merveilleuse, la vie qui fuse, établie ici à demeure. Occasionnellement, l'homme passe dans cette vie. Plus occasionnellement encore, la poésie passe dans l'homme. Sa parole – non son écriture – résonne alors à l'unisson du monde, à son cœur même et selon ses rythmes immuables (p. 15).

On ne s'étonnera pas qu'il lui faille entre deux poèmes certains délais, une vie passée à autre chose comme il le recommande, «une série de dépaysements qui cassent toute possibilité d'engrenage, dérèglent tout embryon de système, tuent dans l'œuf l'esprit de suite et la menace d'emprisonnement qu'il fait peser» (p. 208). Issenhuth est persuadé que «la poésie que l'on veut faire, n'est pas celle qui doit être.» Expression fabuleuse qui nous renvoie aux Muses, au génie, au temps, à l'instant qu'il faut saisir avec la patience et la modestie de cet homme.

Les lecteurs de ce recueil trouveront au fil des pages de quoi nourrir leurs intérêts personnels. Comme enseignante, je me suis naturellement intéressée au pédagogue qu'était l'essayiste. Jean-Pierre Issenhuth a été exposé, comme il le dit, à tous les échelons du système scolaire. Il est très critique face à notre art de réinventer la roue en la noyant dans un vocabulaire ésotérique ou ce qu'il appelle généreusement «des métaphores lexicales».

Dans les pages 221 à 228, «Le maître est la clé de tout», l'auteur affirme que le succès de l'élève réside dans la qualité de présence des enseignants, ceux qui sont totalement



Terrains vagues

suite de la page 24

Dans cet essai, l'une des grandes forces de Marie-Hélène Voyer, c'est de capturer l'essence des textes. En effet, le lecteur de *Terrains vagues* a le sentiment de connaître étroitement le corpus tant la présentation des romans est experte, tant l'analyse des grands axes est limpide. Néanmoins, on peut lui reprocher d'avoir délaissé la micro-analyse à de multiples occasions; Voyer cite abondamment son corpus et en de longs paragraphes, mais offre peu de retours sur ces citations alors que l'essai aurait gagné à entrer davantage dans ce type de détails.

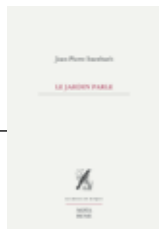
Intuitif et convaincant, *Terrains vagues* cerne avec justesse certains enjeux cruciaux de la littérature contemporaine. Si les formalités et la rigueur de la thèse vous rebutent ou si le temps vous manque, je recommande tout de même fortement la lecture de la conclusion (elle tient en moins de quarante pages), qui synthétise efficacement le propos, cible plus spécifiquement les enjeux et ouvre des perspectives prometteuses. En effet, dans sa conclusion, Voyer propose une réflexion pour le moins intéressante sur le *déficit d'autorité* qui caractérise la contemporanéité :

[...] la représentation de l'espace incertain est assurée par la mise en scène d'un monde en déficit d'autorité (des frontières, des cadres spatio-temporels, des objets, des savoirs, de la mémoire, de la perception). Elle témoigne d'un monde sans repères stables et dit la nécessité de

repenser et de reconstruire «un rapport à l'espace dans [d]es situations *a priori* instables, nouvelles ou précaires». Dans ces romans, le sujet se voit en effet contraint d'user de ruses et de stratégies inventives, voire transgressives, pour mettre en forme le chaos et transcender le caractère inhabitable de l'espace qu'il habite (p. 400).

Le constat de Voyer sur la littérature contemporaine nous amène à envisager de la même façon la perte générale de cadres dans le monde contemporain : les textes et les images saturent nos vies, les savoirs se multiplient et se bousculent, et tous ces objets, ces signes, ces idées se manifestent dans une absence totale de hiérarchie. Pensons également aux libertés individuelles, aux technologies, aux industries et aux moyens de transport qui nous ouvrent les portes sur un monde décloisonné et, de ce fait, en perte d'exotisme. Nos vies se déstructurent et, pour certains, ce processus a des conséquences fatales.

Effectivement, Voyer souligne que, dans les romans contemporains, ce nouveau rapport instable à l'espace est synonyme de violence : «la perte des repères spatiaux, temporels et cognitifs se dessine [...] comme la trame de fond d'un malaise latent qui ne trouve sa résolution que dans le désir de disparition du sujet et la mise en acte de la destruction d'un monde aux repères fragiles» (p. 405). Avec toutes ces violences destructrices qui envahissent notre actualité, des violences faites envers soi-même, envers l'autre et envers notre environnement, nous pouvons sans doute affirmer que *la poésie de l'espace incertain* appartient bien à notre époque. ❖



Le jardin parle

suite de la page 25

dans ce qu'ils font, ceux avec qui «rien ne fait écran entre eux et la classe, ni ne diminue leur élan, leur contagion, leur disponibilité, leur attention.» Avec raison, il reproche à l'école de vouloir s'adapter à tout, d'être à la remorque de besoins qui ne sont pas les siens (ceux des parents, du marché, des priorités politiques, de l'opinion publique, des sondages, etc.). La croissance de l'élève, dit-il, est «tributaire du bain dans lequel on plonge les esprits». C'est pourquoi «L'école devrait s'intéresser à la qualité de ce bain plutôt que sur les stratégies à déployer pour atteindre les objectifs pédagogiques.» (p. 228) Issenhuth s'en prend également aux concepteurs de programmes. Les pages 83 à 89, «Préparez vos mouchoirs! Ou le nouveau programme optionnel de Français pour les 4^e et 5^e années du secondaire», lui donne une belle occasion de mettre en évidence la bêtise d'un programme optionnel de français intitulé «Les projets de communication» où, dit-il :

[...] l'élève est libre d'atteindre le degré de performance qu'il veut. L'ampleur de la tâche relève de sa fantaisie, la durée du projet aussi. Le maître est surtout là pour l'aider à préciser son feeling, pour booster son vécu en cours de route, pour l'éclairer socio-culturellement (p. 85).

C'est à lire, car bien que l'on puisse prétendre que cela se passait à l'époque pendant laquelle Monsieur Claude Ryan était premier ministre de l'Éducation, cela ne change rien au fait que «pendant ce temps-là, les élèves du secteur privé continueront à suivre des cours de littérature solides et formateurs, qui leur ouvriront des fenêtres sur l'espace et le temps» (p. 89).

Un dernier texte a retenu mon attention. Je voulais savoir comment cet amoureux du Québec (cela paraît dans ses correspondances avec Pierre Vadeboncoeur) s'était situé face à la question nationale, celle d'un Québec privé de la pleine possession de ses moyens. On en a un aperçu dans les pages de «En quête d'un art de vivre» (p. 109 à 112). Jean-Pierre Issenhuth y raconte ses débuts chez nous, gagné par l'effervescence qui régnait au pays à cette époque. Il dit avoir été convaincu de la juste cause de l'indépendantisme par un

ami membre du FLQ. Mais, parallèlement à son travail d'enseignant, il œuvre en milieu populaire et se frotte à «une misère multiforme pour laquelle, à ce moment-là, on pouvait imaginer une solution politique». L'homme de gauche a beau aimer le Québec et maudire le système français qu'il a fui, les programmes que les partis agitent ne lui semblent pas de nature à rapprocher les différentes sociétés qu'il perçoit chez nous. Il déclare :

Je voyais une bourgeoisie intellectualisante, cachée derrière le drapeau de la souveraineté, qui allait prendre une revanche temporaire sur une bourgeoisie affairiste qui s'était toujours moquée d'elle, et l'échange aurait lieu très loin de la société des sans-pouvoirs où j'évoquais (p. 111).

En se cantonnant dans une analyse gauche/droite, il y a quelque chose qui lui a échappé puisqu'il écrit : «La campagne référendaire m'a trouvé dans le même état que l'élection de 1976. J'ai voté non.» Il ajoute : «en regard des périls qui menacent la planète, la question nationale me paraît lilliputienne» (p. 111). Plus à l'aise dans la littérature que dans le politique, il avoue que bien des aspects du Québec lui échappent. Il ne comprend pas pourquoi les Québécois ont honte de leur passé. En grand lecteur, Jean-Pierre Issenhuth retrouve sa zone de confort en lisant *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie et nous dit «avoir su alors qu'on avait rêvé ici un art de vivre à ma convenance, une harmonie entre les rêves, les sentiments, les pensées, les décisions, les projets, les actes, le sol, les lieux et les moments» (p. 112). Cet art de vivre, «d'occuper la terre le plus intelligemment possible», c'est ce qu'il a trouvé au Québec, ce qui manque le plus à la planète, nous dit-il. Cet art de vivre, Jean-Pierre Issenhuth le reconnaît dans la littérature québécoise : «Aujourd'hui, si la collectivité québécoise a un avenir, ce ne peut être dans l'amnésie : elle a derrière elle, dans sa littérature, l'art de vivre qui manque le plus à la planète.» (p. 112)

Je vous laisse en compagnie de cet homme assez original, au style remarquable et de mon côté, avec une envie de lire Henri David Thoreau qu'Issenhuth considère comme un maître égal à Eckhart. Quand je vous disais que les livres sont solidaires! ❖